

POUR QUE LA MÉMOIRE N'OUBLIE PAS

Victor Bélanger et
Marie-Rose Ouellet,
Centre Alpha des Basques

Au Centre Alpha des Basques, nous organisons chaque automne des ateliers d'expression orale dans le cadre du Festival de contes et récits de la francophonie.

Depuis quelques années déjà, nous avons l'idée de rassembler ces histoires vraies ou inventées, pour promouvoir l'expression orale et écrite, mais également pour sauvegarder ces trésors enfouis en nous. C'est maintenant fait!

Nous vous offrons avec plaisir des extraits du recueil *Paroles des gens d'ici*. Vous entendrez Victor et Marie-Rose, deux des quatre auteurs, vous raconter leurs souvenirs et... leur imaginaire, enluminé d'expressions à saveur locale. Fermez les yeux...

Marcel Desjardins,
coordonnateur

RACONTER...
FAIRE
FRISSONNER,
GLACER
D'EFFROI,
MYSTIFIER,
ÉMOUVOIR.
TRANSMETTRE
DES MOTS VIVANTS,
ENCORE
CHAUDS ET À VIF,
POUR NE PAS
TUER LE
SOUVENIR.

Pionnier de la première heure lors de la création de la petite municipalité de Saint-Guy dans les Basques, monsieur Bélanger a été, comme bien d'autres de son temps, bûcheron et cultivateur. Il a élevé une famille de 15 enfants et vit aujourd'hui une retraite paisible à Saint-Jean-de-Dieu.

L'ENTERREMENT

C'était un homme de Saint-Guy qui travaillait dans la route des Aigles, dans les gros chantiers qui se faisaient là. A tous les samedis soirs, il descendait chez eux à Saint-Guy, avec un chevreuil sur son dos. Durant qu'ils mangeaient ça, lui il remontait le dimanche au soir reprendre sa semaine de travail. Il faisait pareil samedi d'ensuite, quand il faisait beau. Quand le temps était pas sortable, il restait au camp tout simplement.

Ce samedi soir-là, il avait pas tué de chevreuil. Il avait juste à prendre sa carabine avec sa lumière et les *pogner au jack*². Dans ce temps-là, on appelait ça de même. Il les éclairait dans les yeux puis les chevreuils regardaient la lumière et lui il pouvait les approcher et tirer. Il les *pognait* pas mal à tous les coups.

Donc ce soir-là, il avait pas tué de chevreuil et il descendait chez eux à Saint-Guy. Toujours, il y avait un tas de *toppe* de branches et sa carabine était cachée là-dedans parce que dans ce temps-là aussi il y avait des gardes-chasse. Il fallait se *watcher* un peu mais des chevreuils, y en avait en masse. Il a été dans le tas de *toppe*, il s'est écrasé sur ses jambes pour prendre sa carabine, son fanal dans une main. Faut croire que sa carabine il l'a halée par le canon car il a reçu une décharge de carabine en plein cœur. Il a pas *regrouillé* de là. Il a resté la main sur sa carabine, l'autre main sur son fanal et il était écrasé là, aussi large que long et la tête lui a tombé sur l'estomac. Il a tombé sur ses jambes et il était déjà *racotillé* sur lui. La main sur le fanal qui a continué d'éclairer puis de chauffer, parce que les anciens fanais c'était chaud ça, la main là-dessus. Le feu a pris puis ça lui a brûlé tout le

Il est un conteur naturel qui sait captiver son auditoire par son franc-parler et par un foisonnement intarissable d'anecdotes, de récits et de contes toujours plus « vrais » les uns que les autres. En voici un, peut-être bien issu de son imagination...

bras, le bras a tout brûlé. Il a resté là lui, il sentait pas ça lui parce qu'il était mort.

Le lendemain matin, les gars se sont levés, y déjeunaient tard un peu car c'était dimanche. Dans ce temps-là, c'était défendu de travailler le dimanche. Dans les camps, ça ne travaillait pas le dimanche. Si un homme se faisait *pogner* à travailler le dimanche, à bûcher, il se faisait *clairer*. Mais les gars allaient quand même prendre une marche dans le bois, y allaient voir où c'est qu'ils allaient bûcher dans leur semaine. Un moment donné, y en a un qui a vu ça. Il a vu un gars qui était écrasé là, il a été voir. Le gars était raide mort *ben sûr*. Là, il a averti le *boss* du camp puis il l'a descendu en bagnole chez eux.

Comme ça aurait été grossier d'arrêter directement chez eux avec ça et dire : « Je vous emporte votre mari »... il a été chez le voisin. Il a arrivé chez le voisin et il a dit : « C'est un accident qui est arrivé puis il est mort. »

Il lui a tout conté ça. Il y avait une *shed* à bois à côté de la maison. Ils l'ont ramassé puis ils l'ont mis dans la *shed* à bois. Il faisait *ben frette* puis il est resté gelé. Il était gelé là lui dans un *tapon*.

Ils ont pas averti la famille tout de suite parce qu'il avait deux grandes filles, lui. Puis le soir, ils faisaient une veillée de danse. Fait qu'ils ont dit : « Si on avertit la famille, on aura pas les filles pour danser. On va perdre notre veillée. Ça a pas de bon sens. On avertira juste demain ou après la veillée. »

Là, ils ont fait leur veillée de danse. Ça allait *ben*, ils ont dansé avec les filles et les ont peut-être tassées dans un coin un peu, mais dans ce temps-là, c'était pas permis mais c'était



bon pareil. Ça fait qu'après la veillée, ils ont averti ses filles puis sa femme qui dansait là aussi, qu'il était arrivé un accident à leur père. Dans la colonie, ils étaient pauvres à *plein*, à *plein*. « Faudrait lui faire une tombe ; on va lui faire une tombe. » Il y a un monsieur pas loin qui a dit: « J'ai de la planche dans l'étable; une crèche, je vas défaire ça. »

Il a *défaite* une crèche de vache puis il lui a fait une tombe. Puis là, parce qu'il était gelé tout dans un *tapon*, ça prenait une tombe assez grosse. Il l'a faite grosse la tombe. Il l'a faite la même longueur qu'une tombe ordinaire; un six pieds et demi à peu près.

Le lendemain matin, ils ont chargé ça dans une traîne à barreaux, les grosses traînes. Ils ont monté au village avec ça. Ils ont arrivé *sur* le curé puis là ils ont dit ça: « Il est mort. On est venu l'enterrer. »

Le curé a regardé ça, il dit: « Quand il était vivant, il a jamais entré dans l'église, il ne rentrera pas plus mort. Non. Allez où ce que vous voudrez avec, moi je ne veux rien savoir. »

Ils ont été obligés de *revirer* de bord. Ils ont dit: « Qu'est-ce qu'on fait avec? »

Ça fait qu'ils ont parti chacun de leur bord dans les rangs, sur la grande route, ils ont été quêter pour ramasser de l'argent pour le faire enterrer. En tout ils ont ramassé 12\$. Dans ce temps-là, l'argent était rare, mais dans toute la

colonie, ils ont ramassé 12\$. Étant donné qu'à Saint-Guy, le curé, ça lui tentait pas *ben ben* de l'enterrer pas d'argent, ils ont décidé de le descendre à Saint-Médard.

Ils ont arrivé à Saint-Médard puis ils ont parlé de ça au curé. Le curé a dit: « Oui, entrez-le dans l'église. »

Mais ce n'était pas un cadeau entrer ça dans l'église, cette grosse tombe-là. La chapelle était au deuxième étage, il y avait une grande, grande escalier, d'une trentaine de marches, à *pic* pas mal. Ils ont monté ça là-dedans. Ils étaient une gang d'hommes, six porteurs qui ont monté ça dans l'escalier. Quand ça penchait trop d'un bord, le mort déboulait du bord que ça penchait là, lui. Il mettait pas les *breaks*. Y ont manqué tomber dans l'escalier avec ça. Font venu à bout de peine et de misère à monter. Ça fait qu'ils l'ont entré dans l'église et le curé lui a chanté un service, en tout cas une messe, là. Puis après ça, ils ont été le mettre dans la charnière. En partant de là dans la charnière, au printemps, ils l'ont empilé dans la fosse commune, y ont mis de la terre par là-dessus et salut !

C'est pour vous dire que dans le temps, l'argent ça coulait pas dans les chemins. Les gars étaient quand même serviables pour lui avoir fait une tombe avec les moyens qu'ils avaient, avoir quêté pour le faire enterrer, l'avoir descendu à Saint-Médard et l'avoir remonté dans chapelle en haut.

Justement, la journée que je suis monté, je me demandais quoi c'était ça. Ordinairement, on met une truie dans une boîte de même. Je trouvais que la boîte était pas haute à plein. Je trouvais ça curieux. Je ne comprenais pas ça. Il était encore gelé et il était *ben* comme ça. Pour aller dans terre, y était *ben* comme ça.

Marie-Rose Ouellet habite Saint-Jean-de-Dieu depuis toujours. Mère de 16 enfants, elle a participé toute sa vie aux travaux de la ferme familiale. Elle suit les ateliers du Centre Alpha des Basques depuis plusieurs années.

DANS LES MÉANDRES DE MA MÉMOIRE

La vie au rang Bellevue

Une chose que je me rappelle *ben* quand on était à Bellevue, c'est le temps qu'on *a* resté dans le petit camp, un petit camp tout petit. Maman, elle, avait un petit coin de chambre, elle couchait là avec Ti-Jo, Ti-Jo était petit lui, Ti-Jo et Suzanne. Suzanne était dans le petit *ber*, puis Ti-Jo était dans une autre petite couchette, les autres étaient tous dans la grange puis nous autres on était au grenier. En tout cas ce grenier-là, le comble du camp, on était même pas capable de marcher debout là-dedans, fallait marcher à genoux. Maman avait mis des paillasses à terre puis là, on montait dans le grenier, on marchait à quatre pattes puis on allait se coucher là, les filles. Les gars, eux autres, couchaient dans la grange. *Y* avait du foin dans le fond des *tasseries*, maman l'*eux* avait mis ça confortable puis ils couchaient là. Ça y faisait de la peine maman. Des fois elle allait les voir le soir avant de se coucher puis ça dormait tout, tout pêle-mêle dans *tasserie* de foin, puis ils avaient l'air à se trouver *ben*. Elle, *a* n'en pleurait. Elle disait: «Ça *t'y* de l'allure, des enfants couchés dans une grange.»

C'était une grange en croûte, puis les croûtes c'est pas comme de la planche, c'est toute par bosses, y a des nœuds, y avait des grands *jours*.

À la clarté eux autres le matin, dès que le soleil se levait, y avaient la clarté dans face. Puis y avait le coq aussi là. Le coq chantait puis ça les réveillait. En tout cas, ça se réveillait de bonne heure et puis ça *ginguait* dans la *tasserie*. Tant que mon père et ma mère se levaient pas, y sortaient pas de là. Ils s'amusaient là. Des fois on se réveillait nous autres puis on les entendait rire et culbuter là-dedans.

Particulièrement attirée par l'expression orale et le théâtre, elle est toujours prête à endosser un costume particulier pour jouer un personnage de son cru lors des festivités locales. Elle est reconnue comme une personne sympathique et enjouée.

Elle nous livre ici un émouvant témoignage de la vie de famille nombreuse dans différents rangs de Saint-Jean-de-Dieu.

Le déménagement de l'école de la Rallonge

Puis là mon père y avait acheté une maison d'école à la Rallonge pour se reloger. Ça fait que là, il avait fait une corvée. Y avait plein de monde qui avaient été l'aider à défaire ça. Dans le temps de rien, l'école était toute défaite. Puis il avait tout défaite ça lui toute pan par pan. Il avait tout marqué son bois pour que ça soit plus facile à reloger. Je me rappellerai toujours la journée *qui* ont monté cette école-là à Bellevue. On voyait *envenir* ça dans le rang. Là, il y avait peut-être bien dix *teams* de chevaux si c'est pas plus, attelés sur des *waguines* puis des grosses charges de planches, y n'avait c'était des *larmes*, d'autres c'était les poutres, y avait en tout cas assez de voitures pour amener toute l'école dans un voyage. Ils sont partis le matin puis y ont été charger ça, puis y ont toute emporté.

Le midi, quand que ça arrivé chez nous dans le courant de l'après-midi je pense, on voyait *envenir* ça dans la Bellevue des belles *teams* de chevaux. Moi j'ai toujours aimé les chevaux, puis là on les voyait *envenir* un en arrière de l'autre, ça finissait plus. Il l'avait tout le temps, on en voyait sept, huit puis on en voyait encore plus loin. À mesure que le *team* rentrait dans la cour, l'autre entrait en arrière, puis là ils se plaçaient et déchargeaient le voyage. Il classait tout son bois pour que ce soit facile à loger, quand qu'il va se mettre à loger.

Ça pas pris *ben ben* de temps. Il a fait un petit peu de semence et s'est mis à loger sa maison. Ça pas été long que la maison a été debout, a été prête à rentrer même si y avait rien de faite dedans. On s'est mis à coucher dedans dès qu'elle a été toute logée par dehors. Y avait pas de cloison en dedans, rien. On traînait nos paillasses là, ça fait qu'on couchait plus dans le camp, puis dans grange là, on couchait dans la maison.

Le partage des tâches familiales

À toutes les automnes, mon père allait dans le bois. Il partait pour le bois puis maman restait toute seule avec ça, la gang de jeunes. La petite besogne, était pas grosse, mais fallait y être. Y avait des cochons dans ce temps-là. On avait une trappe dans le plancher de la cuisine où le *signe* était et la pompe dans le nord-est de la maison. Y avait fait un bout de plancher là puis c'était dans le bois *brusque*. Y avait une trappe là-dedans puis dans cette trappe-là, il y avait un gros *quart* en fer, un gros chaudron de fer. Maman faisait ramasser de la balle par Laurent, de la balle de foin puis *a* mettait ça là-dedans et *a* l'ébouillantait ça. Puis là, ça ça faisait de la nourriture pour les cochons. C'était une truie qu'on avait et là maman disait: «Laurent, as-tu soigné ta truie?»

Puis là, Laurent y est venu *choqué* et dit: «Que c'est ça cette maudite truie-là, est pas plus à moi qu'aux autres. »

Elle lui redisait: «Laurent, as-tu soigné ta truie?» Il lui répondait: «Oui, oui, je l'ai soignée ma truie. »



«*Si vous êtes vaillants puis si vous défaisez beaucoup de défaite, je vais vous conter des histoires, je vais vous conter des contes. »*
Elle, a lisait beaucoup de livres et elle nous contait ça.

L'hiver, maman ramassait toutes les vieux lainages des gilets des gars, des bas, quand c'était fini, que c'était plus *mettable* parce que ça avait été *raccommodé* des centaines de fois. Elle coupait toute ça par lisières et elle faisait du *défaite* avec ça. C'était nous autres qui défaisaient ça, les jeunes. Puis là, elle nous disait: «Si vous êtes vaillants puis si vous *défaisez* beaucoup de *défaite*, je vais vous conter des histoires, je vais vous conter des contes.» Elle, *a* lisait beaucoup de livres et elle nous contait ça.

Quand on avait fini de toute défaire le *défaite*, on avait des pochetées de *défaites*. Il fallait qu'elle baratte ça, dans une baratte avec de l'eau bouillante. Quand tout ça était faite, elle nous faisait un petit plat de sucre à crème. Puis là, elle nous payait la traite, c'était notre récompense ça, un petit plat de sucre à crème. Maudit que c'était beau dans ce temps-là. Il y avait des soirs où elle n'avait pas toujours des contes, elle n'était pas pour toujours conter les mêmes, et bien là elle nous chantait des chansons. On lui disait: «Maman, chante-nous celle-là, puis celle-là. »

Maman faisait quasiment toute sa couture dans du vieux, ça faisait son filage à maison, ça faisait le *défaite*, *a* faisait carder ça, puis *a* filait ça. Le *défaite* pour faire des *couvartes*, puis la laine, puis tricoter quand on dit du premier morceau jusqu'au dernier. Les bas, les mitaines, les gilets, les camisoles, les *cançons*, elle faisait toute, toute, toute à main. Toute au tricotage à main. Des fois, je me levais à minuit ou minuit et demi puis elle était assise à table puis elle tricotait, avec la lampe à l'huile. Puis nous autres, elle nous faisait des bas les filles. On avait pas dans ce temps-là des pantalons com-

me *astheure*, on était en petite robe. Fait que des bas, ça en prenait long, fallait que ça nous vienne jusqu'en haut du genou. Je te dis, pour tricoter une jambe de bas il fallait qu'a n'en fasse des tours. Il avait moi, il avait Lucie, il avait Murielle, ça n'en faisait des pattes à chausser ça.

L'école en hiver

Pour aller à l'école, on attachait nos bas en haut du genou avec un *lastique* ou une corde, des fois *a* nous tressait des cordes avec de la laine puis on se faisait des cordes avec ça. Maudit qu'on a *ben eufrette*. Un petit *coat* sur le dos, on avait même pas de gilet en dessous de ça, puis on voyageait à l'école les cuisses à l'air. On arrivait à l'école les cuisses, entre nos culottes puis nos bas, c'était rouge, c'était glacé. *Ya été* des fois, moi je me rappelle, on *avait* monté le midi à école, puis nos petits *robeurs* s'étaient emplis de neige dans *gueule* en avant où les lacets, puis là on était assis dans nos bancs puis on sentait couler l'eau entre les orteils. Fait que quand on repartait de l'école le soir, pour descendre avec les bottes tout trempes de même, on arrivait chez nous les bas gelés dans le fond de nos petits *robeurs*. On ôtait nos *robeurs* puis les bas restaient dedans. Les pieds gelés *ben* dur puis les bas collés dans le fond. Moi, j'ai arrêté jeune d'aller école, j'avais rien que 12 ans, j'aurais eu 13 ans au mois de novembre et j'ai arrêté dans l'automne parce que Lucie avait été engagée. Au mois de septembre, j'ai pas commencé parce que maman était tout seule avec sa *gang* d'enfants à nourrir puis à entretenir.

1. Voir la présentation du recueil à la page 107.
2. Voir le lexique ci-contre.

LEXIQUE

A: elle
 À plein : Beaucoup
 Astheure : À présent, maintenant
 Ben : Bien
 Ber : Berceau
 Boss : Patron
 Breaks : Freins
 Brusque : Brut
 Caneçons : Caleçons
 Choqué : Fâché
 Clairer : Congédier
 Coat : Manteau
 Couvartes : Couvertures
 Défaite (nom) : Lainage récupéré de vieux vêtements
 Défaite (participe passé) : Brisé, démoli
 Envenir : Venir, arriver
 Frette: Froid
 Gang :Bande
 Ginguer : Courir en sautant
 Gueule : Mâchoire ou ouverture
 Jack : Lampe
 Jours : Fentes
 Lastique : Bande élastique
 Pogner : Attraper
 Quart : Baril
 Raccommoder : Coudre
 Racotillé : Ramassé sur soi-même
 Regrouillé : Bougé
 Revirer : Tourner
 Robeur : Espèce de bottine en caoutchouc
 Shed : Hangar, remise
 Signe : Évier
 Sur : Chez
 Tapon : Amas
 Tasserie : Partie de la grange où l'on tasse le foin
 Team : Attelage de deux chevaux
 Tire : Traie
 Toppe : Tête d'un arbre
 Waguiues : Voiture de ferme à quatre roues
 Watcher : Surveiller
 Y : Il, lui